

Cours de Sociologie
UFR Amiens

2015-2016
Premier semestre

Table des matières

1 Introduction	5
1.1 Qu'est-ce que la sociologie ?	5
1.2 Pourquoi apprendre la sociologie ?	6
 I Qu'est-ce que la sociologie ?	 7
2 Histoire de la sociologie	8
2.1 Fondateurs et précurseurs	8
2.2 Facteurs d'émergence	9
 3 Émile Durkheim et la sociologie holiste	
La fondation de la sociologie comme science	10
3.1 Les étapes d'une carrière	10
3.1.1 Repères	10
3.1.2 Durkheim et l'université	11
3.1.3 La constitution d'une École	11
3.2 Fonder une nouvelle science, définir son objet	11
3.2.1 Le fait social (Les règles de la méthode)	11
3.3 La sociologie comme démarche scientifique	12
3.3.1 Observer des faits sociaux comme des choses	12
3.3.2 Écarter les prénotions	13
3.3.3 Expliquer par la causalité	13
3.4 L'étude du suicide	13
3.4.1 L'analyse théorique de ces causes sociales	15
3.4.2 Actualité des thèses de Durkheim	15
 4 Max Weber et la sociologie compréhensive	 16

4.1	Introduction	16
4.2	Éléments biographiques	17
4.3	Comprendre et interpréter l'activité sociale	17
4.3.1	L'activité sociale	17
4.3.2	Comprendre pour expliquer	18
4.3.3	Une science modeste	18
4.4	L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme	18
5	L'école de Chicago	20
5.1	La naissance de la sociologie américaine : sociologie empirique	20
5.1.1	3 Spécificités de cette sociologie naissantes	20
5.1.2	Naissance et développement d'une sociologie empirique	20
5.1.3	Critiques d'une tradition et discussion philosophique	20
5.1.4	Gauffman et la prise en compte des interactions	21
II	Stratification et classe sociale	24
6	Karl Marx : matérialisme historique et classe sociale	26
6.1	Marx dans l'histoire	26
6.1.1	De l'oeuvre à la révolution	26
6.1.2	Éléments biographique	26
6.1.3	L'oeuvre de Marx	27
6.2	Le projet scientifique de Marx	27
6.2.1	Matérialisme historique	27
6.2.2	Les lois du changement social	28
6.2.3	La succession des modes de production	28
6.3	Une théorie sociologique	29
6.3.1	Un déterminisme social "structurel"	29
6.3.2	L'analyse des classes sociales	29
7	Classes sociales et statut : de Max Weber à Pierre Bourdieu	32
7.1	Classes sociales et groupes de statut : l'apport de Weber	32
7.2	La démarche de Pierre Bourdieu	33
7.2.1	Éléments de biographie	33

7.2.2	Une synthèse entre démarche holiste et compréhensive	33
7.3	L'espace social chez Bourdieu	34
7.4	Appartenance sociale, habitus et style de vie	34
7.4.1	Socialisation et habitus	34
7.4.2	L'espace social comme espace de pratiques	35
8	Professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) et études de la mobilité	36
8.1	Bref historique et principes de construction	36
8.1.1	Les grandes enquêtes statistiques en France	36
8.1.2	Principe de classement du code des CSP (puis PCS)	36
8.2	La nomenclature actuelle et les caractéristiques sociales des PCS	37
8.3	La mobilité sociale	38
8.3.1	Les études de la mobilité sociale	38
8.3.2	Définitions	38
8.3.3	Les tables de mobilité	39
8.3.4	Les résultats	39
8.4	La mobilité matrimoniale	40
9	Inégalités sociales et classes sociales	41
9.1	Les inégalités économiques	41
9.1.1	Les inégalités de salaire	41
9.1.2	Les inégalités face au chômage et à la précarité	41
9.1.3	Les inégalités de patrimoine	41
9.2	Les inégalités en termes de capital culturel	42
9.3	Le caractère multidimensionnel des inégalités sociales	42
9.3.1	Les inégalités de santé	42
9.3.2	Les inégalités scolaires contemporaines	43

Chapitre 1

Introduction

1.1 Qu'est-ce que la sociologie ?

On peut caractériser la sociologie comme l'étude scientifique du social, c'est à dire de la société et des hommes vivant et agissant en société. (Raymond Aron)

L'objet propre de la sociologie c'est la société et le social. La sociologie essaye d'étudier la morphologie de la société, sa forme, son organisation, sa composition. Mais aussi les comportements collectifs (impliquant un grand nombre d'individus), mais aussi les comportements individuel commun à un grand nombre d'individus.

La sociologie s'intéresse à l'influence du social sur les comportements individuels. Beaucoup de comportements qui nous semble personnel, naturel peuvent être étudiés par la sociologie car relève finalement du social.

Le fait de mourir ne fait pas partie de la sociologie, en revanche, étudier quand et comment on meurt dans tel ou tel groupe social en relève. Ce sont des faits qui relèvent des habitudes sociales.

La sociologie a une forte ambition scientifique. Une science se définit toujours par un ensemble de connaissance qui se caractérise par un objet d'étude, une méthode (respectant certains principes fondé sur l'objectivité et la raison) ainsi qu'un projet explicatif concernant les phénomènes étudiés.

En philosophie, la réflexion de la science est l'épistémologie.

Norbert Helias : "Les scientifiques sont des chasseurs de mythes. En s'appuyant sur l'observation de faits, ils s'efforcent les images subjectives des complexes événementiels, les mythes, les croyances et les spéculations méta-physique par des théories, c'est à dire par des modèles de relation que l'observation des faits peut vérifier, corborer, et corriger." Dans "Qu'est-ce que la sociologie?"

La sociologie propose de mieux comprendre et mieux connaître le monde social.

1.2 Pourquoi apprendre la sociologie ?

La sociologie a une utilité réformatrice : mieux connaître la société pour mieux la réformer. C'est donc un usage politique.

Chez certains sociologues, il y a une vocation critique de la sociologie, ils cherchent à percer à jour les phénomènes de la domination par exemple.

Bourdieu a montré que les classes dominantes se servaient du système scolaire pour asseoir leur domination, le justifiant par la méritocratie scolaire.

La sociologie n'a pas forcément d'usages pratiques, elle peut avoir valeur en soi en établissant des vérités scientifiques créant ainsi des connaissances.

Première partie

Qu'est-ce que la sociologie ?

Chapitre 2

Histoire de la sociologie

Les théories qui guident le sociologue sont le fruit de travaux antérieurs qui offrent des modèles d'analyse de la société. Pour faire un travail sociologique, on utilise des techniques qui ont déjà été éprouvés.

La sociologie est à la fois une démarche individuel mais aussi collective : les travaux sont partagés, commentés et donc confirmés ou infirmés par d'autres travaux. Il y a une relation de contrôle réciproque.

Pour comprendre les travaux contemporains, il faut connaître l'histoire de la sociologie.

2.1 Fondateurs et précurseurs

Le terme de sociologie apparaît dans la première moitié du 19^e siècle, avec Auguste Comte, en 1832. Marx aussi s'intéresse à ce domaine, sans le nommer, en effet, le domaine n'existe pas à cette époque. Ils ne participent pas à la fondation de la sociologie, ce sont des précurseurs. Ils ne recourent pas aux méthodes d'investigations et aux méthodes d'explication qui seront ceux de la sociologie moderne.

Ils sont précurseurs car par leurs travaux, ils constituent une source d'inspiration importante pour les sociologues. Marx, Thocqueville et Comte propose des réflexions importantes sur les transformations sociales, économiques.

Ceux que l'on considère comme fondateur : Durkheim(1895, règle de la méthode sociologique), Weber(1903, revue sociologique), l'école de Chicago(1895, fondation du département sociologique). La sociologie apparaît au même moment en Allemagne, en France et aux États-Unis. C'est désormais une discipline autonome car une communauté sociologue se forme.

2.2 Facteurs d'émergence

La sociologie est la fille de la révolution politique et industrielle du 19e siècle. La révolution industrielle provoque des bouleversements sociaux.

D'un point de vue politique, on a un certain nombre de révolutions qui amènent à la démocratie. Il y a un pouvoir nouveau comparé à la monarchie, les hommes sont désormais considérés égaux. Le pouvoir tient maintenant sa légitimité de la société à contrario des monarchies qui tenaient leur pouvoir de Dieu.

La question du pouvoir, de l'autorité, du peuple, du pouvoir sont donc des questions nouvelles qui vont générer un objet d'interrogation et donc rendre possible le projet sociologique.

La révolution industrielle va contribuer à modifier la morphologie de la société notamment les catégories dominantes. Le 19e siècle voit l'émergence de la bourgeoisie où ils possèdent leurs richesses et leur pouvoir du capitalisme. On passe d'une domination du propriétaire terrien sur ses paysans à une domination du patron sur ses ouvriers.

Il y a aussi le développement de profession plus modeste profitant du capitalisme. Il n'y a pas qu'une grande bourgeoisie d'affaire et industrielle mais aussi une petite et moyenne bourgeoisie. Dans ces nouvelles professions, on a les ingénieurs, les professions juridiques, les fonctionnaires dont le nombre augmente.

Il y a un lien entre essor des sciences et essor de la bourgeoisie : ceux ci tenant leur légitimité de leur capacité reconnue par un diplôme. Il y a une valorisation du savoir.

Il y aussi l'émergence d'un prolétariat urbain qui fait peur aux élites dominantes malgré que ce ne soit pas une majorité de la population en France au 19e. Cela va donc être un thème de réflexion fondamental pour Marx ou Weber.

Chapitre 3

Émile Durkheim et la sociologie holiste La fondation de la sociologie comme science

Étudier les débuts de la sociologie en France revient à étudier Émile Durkheim.

3.1 Les étapes d'une carrière

3.1.1 Repères

- Né à Épinal le 15 Avril 1858
- 1887 : chaire de "pédagogie et de science sociale" à l'Université de Bordeaux
- 1902 : Sorbonne
- mort en 1917

Durkheim naît dans une famille juive traditionaliste qui le destine à être rabbin, mais il se détachera de la religion et fera des études prestigieuses. Il sera agrégé de philosophie par l'ENS en 1882. Il sera recruté par l'Université de Bordeaux puis par la Sorbonne.

C'est entre 1893 et 1912 que Durkheim publie l'essentiel de son oeuvre sociologique :

- "De la division du travail social" 1893
- "Les règles de la méthode sociologique" 1895
- "Le suicide" 1897
- "Les formes élémentaires de la vie religieuse" 1912
- Ainsi qu'un recueil d'articles et de conférences (comme "Leçons de sociologie")

3.1.2 Durkheim et l'université

- Durkheim fait entrer la sociologie à l'université (Bordeaux puis Sorbonne)
- Un intellectuel engagé
- Proche du gouvernement républicain : conseiller du ministre de l'éducation

Durkheim est fondamentalement républicain, fortement engagé, il est partisan d'un socialisme humaniste et démocratique, réformiste. C'est un ami de Jean Jaurès.

C'est cet engagement qui lui fera avoir la confiance de certains responsables politique, notamment Louis Liard, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'instruction. Ces soutiens lui permettront de faire entrer la sociologie à l'université.

En 1900, lors d'une réforme de l'université et de l'enseignement, Durkheim est sollicité en qualité de conseiller.

3.1.3 La constitution d'une École

Durkheim a cherché, très tôt, à constituer une école, une "équipe" de chercheurs qui va travailler sous sa direction. Il va ainsi, chercher à répandre la sociologie.

Son premier collaborateur est Marcel Mauss, qui va l'assisté notamment sur la constitution des statistiques utilisées dans "Le suicide". C'est son plus proche collaborateur. Après la mort de Durkheim, Mauss continuera à s'occuper de la revue créé par Durkheim. Il faut noter que Mauss est le fondateur de l'ethnologie en France. Il est connu notamment pour son texte sur le don/contre don.

Durkheim a d'autres collaborateur qui agiront aussi pour la postérité de Durkheim, comme Célestin Bouglé, François Simiand, Maurice Halbwachs. Ils ont tous plus ou moins lancé des domaines de la sociologie.

3.2 Fonder une nouvelle science, définir son objet

3.2.1 Le fait social (Les règles de la méthode)

Dans "Les règles de la méthode sociologique", Durkheim cherche à définir son objet d'étude, un objet propre à la sociologie. Ce que peut apporter la sociologie de nouveau, c'est le fait social dont il dira que toutes les autres disciplines l'ont ignoré.

Les faits sociaux sont "des types de pensée ou de conduite" qui sont "extérieurs à l'individu" mais qui sont "doués d'une puissance impéra-

tive et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non".

Durkheim montre que des conduites durent dans le temps, et ce, malgré la disparition des individus, il y a donc bien des normes, extérieurs aux individus qui agissent sur eux. Les faits sociaux ne résultent pas de la volonté humaine, mais qui sont imposés par la société.

Chaque individu naît dans une société structurée qui prescrit ce qu'il faut faire et comment le faire. Les individus, qu'il le veuille ou non, intègrent ces faits au cours de la socialisation.

Durkheim dit que la société n'est pas la simple somme des individus qui la composent, elle est quelque chose d'autre. Une identité qui a une existence propre, une autonomie et un pouvoir de contrainte.

Ces contraintes ne se ressentent pas, mais c'est quand on enfreint ces contraintes qu'on perçoit le caractère contraignant des faits sociaux car on encourt une sanction sociale. Ces sanctions peuvent être la moquerie, l'exclusion, le harcèlement, le ridicule, etc...

Le social ne peut s'expliquer que par le social. D'où le détachement des autres sciences (notamment la psychologie). C'est en comprenant comment la société produit des normes de comportement, comment elle agit sur les individus, qu'il est possible de rendre compte des actions individuelles.

Exemple : Norbert Elias, "La civilisation des mœurs" qui analyse la naissance de la sensibilité occidentale (toutes les règles de conduite en société). Il étudie ce sujet en étudiant les manuels de savoir-vivre du 16e au 20e siècle. Au début, ces règles sont clairement imposées à partir de contraintes extérieures, la contrainte sociale est forte et visible.

La contrainte devient, au bout d'un certain moment, intériorisée et ne se ressent donc plus, on en a plus conscience.

3.3 La sociologie comme démarche scientifique

3.3.1 Observer des faits sociaux comme des choses

La sociologie est une science car elle a des règles d'observation des faits sociaux.

"La première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses[...]il nous faut considérer les phénomènes sociaux en eux-mêmes, détachés des sujets conscients qui se les représentent ; il faut les étudier du dehors comme des choses extérieures".

Les faits sociaux doivent être considérés comme des réalités dont nous n'avons pas connaissance avant de les étudier.

3.3.2 Écarter les prénotions

"Il faut que le sociologue[...]s'affranchisse des fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire, qu'il secoue une fois pour toute le joug de ces catégories empiriques qu'une longue accoutumance finit par rendre tyrannique".

3.3.3 Expliquer par la causalité

Le social s'explique par le social : "Toutes les fois que, pour expliquer un fait social on se référera à des motivations individuelles, on pourra être assuré que l'explication est fausse".

"Le mariage n'est pas du à la peur de vivre seul, mais c'est parce que le mariage est une norme que l'on ressent de la solitude."

"La monogamie ne s'explique pas par la jalousie, mais c'est parce que l'on est monogame que l'on est jaloux".

Pour expliquer le social par le social, la méthode, c'est le rationalisme expérimental. La première étape est de définir le fait social et on le caractérise par des faits extérieurs observables. Ensuite, on va chercher à établir des lois qui dérivent de l'observation empirique.

Expliquer de manière scientifique, c'est expliquer par des liens de causalités ce qui relie deux phénomènes. La méthode pour expliquer est l'expérimentation. Expérimenter c'est montrer que lorsqu'on produit un phénomène, il est cause du second.

Si l'on ne peut pas expérimenter les phénomènes que l'on souhaite observer, on lui substitue une autre méthode : la comparaison. Pour Durkheim, la comparaison porte sur les variations réciproques des phénomènes étudiés : "La méthode des variations concomitantes", montrer qu'il y a des corrélations donc.

3.4 L'étude du suicide

Durkheim souhaite montrer que le suicide n'est pas quelque chose d'individuel mais relève plutôt du fait social. Aborder le suicide de cet angle là, permet de comprendre le phénomène du suicide et ses variations.

La démarche de Durkheim va se faire en trois temps : il va déjà montrer qu'il existe des régularités statistiques qui montrent que le suicide n'est pas un phénomène imprévisible, les facteurs qui sont couramment évoqués à l'époque ont en fait un effet quasi nul.

Dans un second temps, il va montrer que d'autres facteurs sont beaucoup plus importants comme la religion, le sexe, l'âge, le lieu de résidence.

Dans un troisième temps, il va proposer une analyse théorique sur ces

variations afin de les comprendre au regard de l'organisation sociale.

Durkheim va commencer par faire une collecte statistiques sur le suicide à partir des registres de l'état civil.

Ensuite, il va définir préalablement ce sur quoi il travaille, c'est à dire le suicide : "on appelle suicide tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif accompli par la victime elle même et qu'elle savait devoir produire ce résultat.

Il s'attaque ensuite au coeur de la démonstration : il doit montrer que le suicide est un fait social. "Si on considère l'ensemble des suicides commis dans une société donnée pendant une unité de temps donnée, on constate que le total ainsi obtenu n'est pas une simple somme d'unités indépendantes, mais qu'il constitue par lui-même un fait nouveau et sui generis¹, qui a son unité et son individualité, sa nature propre par conséquent, et que, de plus, cette nature est éminemment sociale." C'est à dire que, pris un à un, les suicides ne sont pas des faits sociaux, mais dans son ensemble, le phénomène est bel et bien social car :

- 1er constat : régularité des taux de suicide d'une année sur l'autre pour une même société
- 2ème constat : les taux de suicide sont très différents d'une société à l'autre

"Chaque société a donc, à chaque moment de son histoire, une aptitude définie pour le suicide."

S'ensuit une réfutation des théories antérieures, Durkheim montre que le suicide n'est pas lié au climat ou à la température, ni à l'hérédité familiale ou génétique. Il expliquera que c'est une question d'intensité de la vie sociale. Il réfute aussi le facteur imitation de Gabriel Tarde.

Durkheim va essayer de saisir statistiquement si le taux de suicide varie en fonction d'un certains nombre de facteurs comme le lieu de résidence, le sexe, la religion, le statut matrimonial. Il recherche un lien systématique entre des variables, il appelle ça des "variations concomitantes" que l'on appelle aujourd'hui corrélation. Pour cela, une relation doit être régulière et vérifiée dans son ensemble.

Il s'agit de vérifier si la relation entre le suicide et le sexe subsiste si on la considère à age égal, même lieu de résidence, même statut matrimonial etc. On fait ça pour toutes les autres variables.

Durkheim met donc en évidence que :

- Le taux de suicide s'accroît avec l'age
- il est supérieur chez les hommes que chez les femmes
- supérieur à Paris qu'en province
- il varie également avec la religion, les protestants se suicident plus que les catholiques qui se suicident plus que les juifs
- la famille protège du suicide, plus elle est nombreuse, moins le taux de suicide est élevé

1. Par lui même

3.4.1 L'analyse théorique de ces causes sociales

Il reste à Durkheim la tâche de proposer une explication générale du suicide. Après avoir mis en lumière plusieurs corrélations, il va pouvoir expliquer que :

Le taux de suicide varie en fonction du degré d'insertion de l'individu dans la communauté à laquelle il appartient.

Il isole donc trois types de suicide, le suicide égoïste par défaut d'intégration, le suicide altruiste (une forme de fanatisme, mais ce terme ne sera pas correct car porte un jugement de valeur) par excès d'intégration et le suicide anémique (défaut de règles, la société n'offre pas suffisamment de cadres intégrateurs). Ce que Durkheim appelle l'anomie, c'est un état de désorganisation conjoncturelle de la société causée par des bouleversements sociaux ou économique de grande ampleur. En clair, en crise économique, le taux de suicide est en forte augmentation, mais ce n'est pas la pauvreté qui favorise le suicide, mais le fait que la pauvreté s'abatte soudainement sur une société.

Le taux de suicide augmente aussi en période de prospérité économique. Le trait commun entre la période de prospérité et la période de crise, c'est le décalage conjoncturelle entre ce que l'on attend et ce que l'on a réellement. Ces deux périodes entraînent donc une dérégulation des règles sociales et donc des cadres intégrateurs d'où le nom d'anomie.

Le suicide est donc un symptôme de défaut d'intégration.

3.4.2 Actualité des thèses de Durkheim

Les données statistiques de Durkheim étaient imparfaites de par les moyens de l'époque. On est donc aujourd'hui beaucoup plus précis. Mais la méthode de Durkheim reste une référence.

Aujourd'hui, au niveau du suicide, beaucoup de choses constatées par Durkheim restent vraies, comme la famille qui protège toujours du suicide. Cependant, désormais, la ville protège plus du suicide que la campagne.

Chapitre 4

Max Weber et la sociologie compréhensive

4.1 Introduction

La sociologie allemande est le deuxième grand foyer de la pensée sociologique allemande. George Zimmel, Max Weber, Ferdinand Tönnies, Werner Sombart sont des sociologues allemands qui ont contribué à la création du domaine.

En Allemagne, l'institution de la sociologie est moins importante qu'en France. Une association notable est celle de Weber et Tönnies.

Il y a trois grandes différences entre la sociologie allemande et la sociologie de Durkheim. En France, le projet est positiviste : créer une science sociale comme branche des sciences classiques.

En revanche, l'Allemagne est de tradition philosophique "dualiste" qui postule qu'il n'y a pas une science, mais deux : les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Les spécificités sont que la sociologie allemande ne consiste pas à reproduire les méthodes de la science exacte ; l'étude de l'homme doit être contextualisée, c'est à dire qu'elle doit prendre en compte les contextes particuliers ; la sociologie ne peut se fonder exclusivement sur une observation extérieure des actions humaines, c'est à dire que l'homme a un but, et qu'il donne une signification à ses actions, donc la sociologie ne peut être objectif.

La sociologie Allemande ouvre une voie alternative à l'étude du social où il donne plus d'importance à l'acteur et à son ambition.

On oppose souvent Durkheim et Weber, mais le but reste le même, fonder des méthodes de compréhension de l'homme : les sciences sociales.

4.2 Éléments biographiques

Il est né en 1864 dans une famille de la bourgeoisie intellectuelle de confession calviniste.

Il va étudier le droit, l'histoire, la philosophie et l'économie. Il passera son doctorat en 1889.

Il sera professeur d'économie en 1896.

En 1903 il fonde une revue de science sociale et publiera en 1905 "L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme"; en parallèle il publie des essais sur les sciences sociales

Il s'engage en politique en fondant le parti démocratique allemand. Il sera d'abord favorable à la grande guerre, mais deviendra petit à petit pacifiste. De par son engagement en politique, il sera expert pour négocier le traité de Versailles.

Il obtient ensuite une chaire de sociologie à Munich, commencera une oeuvre qui restera inachevée car il meurt en 1920.

Les oeuvres de Weber :

- Économie et société
- L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme
- Essai sur la théorie de la science
- Le savant et le politique

Weber fonde une sociologie de la compréhension, c'est à dire où l'acteur est au centre de l'étude et non la société. Il va accorder aux croyances, aux représentations, bref à la subjectivité, une place fondamentale.

4.3 Comprendre et interpréter l'activité sociale

4.3.1 L'activité sociale

Weber comme Durkheim tente d'isoler l'objet de la sociologie, quels phénomènes peuvent être étudiés par la sociologie. Sa meilleure réponse se trouve dans "Économie et Société" où Weber décrit sa démarche.

Il isole trois critères :

- Comportement des agents sociaux
- Mais par du sens, des intentions
- Orientés vers et en fonction d'autrui

Les actes qui fondent donc la sociologie pour Weber, ce sont les actes/comportement auquel les individus (les agents) donnent un sens par une conscience des acteurs ou par les habitudes/coutumes et dans ce cas, cela revêt un sens particulier.

Ces actions doivent être orientées relationnellement pour que cela soit de l'activité sociale.

4.3.2 Comprendre pour expliquer

L'objectif est de rendre compte des comportements humains en s'attachant à comprendre les intentions des acteurs et le sens qu'ils donnent à leurs actes ou les valeurs qui les motivent. Prendre en compte la subjectivité ne veut pas dire qu'on renonce à toute prétention scientifique. Il le fait en interprétant : c'est à dire "organiser en concepts le sens subjectif" des agents. C'est à dire construire des modèles qui valent pour des groupes ou des catégories d'individus.

Exemple : la typologie des logiques de l'action

- L'action rationnelle en finalité
- L'action rationnelle en valeur
- L'action traditionnelle
- L'action affective

Weber formule des idéaux-types : c'est à dire des modèles de comportement.

4.3.3 Une science modeste

La réalité sociale est inépuisable et les outils dont on dispose pour en rendre scientifiquement compte sont limités. Il n'existe pas de possibilité de représentation théorique globale. Les concepts théoriques ne peuvent être totalement adéquats à la réalité qu'ils sont sensés représenter.

Voir la définition de l'idéal-type : c'est un système ou modèle de traits considérés comme essentiels et susceptibles de rendre intelligible une réalité qui est forcément plus complexe.

On ne peut prévoir le sens de l'histoire à partir d'une représentation théorique.

L'objectivité du chercheur ne peut être que relative. Ce chercheur vivant lui même dans la société, il y aura toujours un jugement de valeur : une prise de position en termes de bien ou de mal. Il y a aussi un rapport aux valeurs : tout ce qui oriente la démarche scientifique, à savoir les présupposés qui fondent sa curiosité.

L'objectivité absolue n'est pas possible, il ne peut y avoir qu'une objectivité relative, pour peu que le chercheur respecte la neutralité axiologique.

4.4 L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme

L'enjeu de cet ouvrage est de montrer en quoi la foi protestante a permis le développement du capitalisme. Marx et Hegel avaient déjà observé ce lien, mais dans l'autre sens, où c'était l'économie qui expliquait la religion. Le coup de force de Weber est donc d'inverser la relation de causalité.

Weber définit d'abord ce qu'il entend par capitalisme et Église protestante (corps constitué en vue de la grâce qui administre les biens religieux du salut). La secte en revanche est une communauté de plus petite dimension, qui accepte les grands principes d'une religion mais qui affirme une spécificité sur un point de doctrine particulier. Le capitalisme est un système économique centré sur la recherche pacifique et rationnelle du profit.

Il a trois points de démonstration :

Il démontre une corrélation statistique : le capitalisme s'est implanté le plus précocement et est le plus développé dans les zones de force de la religion réformé.

Définir les croyances qu'il étudie, quelles sont les dispositions d'esprits nécessaire au développement du capitalisme. L'esprit capitaliste renvoie à l'idée de profit, il doit être souhaité et souhaitable, mais c'est aussi la propension à calculer et à penser rationnellement l'activité économique.

Montrer comment certaines croyances protestantes (en particulier celles des calvinistes) ont pu favoriser le développement du capitalisme en favorisant l'émergence de ces dispositions d'esprit.

Chapitre 5

L'école de Chicago

5.1 La naissance de la sociologie américaine : sociologie empirique

5.1.1 3 Spécificités de cette sociologie naissantes

- Fort et rapide ancrage et développement universitaire
1894 : Création de l'université de Columbia ; 1892 : Université de Chicago ; 1919 : 850 sociologues ; 1929 : environ 2850
- Discipline empirique (primat à la collecte des faits sur la théorie, forte influence de l'ethnographie)
- Un soucis de réformisme social (racisme, violence etc.)

5.1.2 Naissance et développement d'une sociologie empirique

Les quartiers de Chicago étaient séparés par origine (sans que ce soit des ghettos), mais après la seconde guerre mondiale et l'arrivée d'affro-américain, les ghettos ont commencés à apparaître.

1910-1920 : W. Thomas sort "The Polish peasant"

5.1.3 Critiques d'une tradition et discussion philosophique

À partir des années 1930 : critique des méthodes de l'école de Chicago, beaucoup de données collectées mais peu de théorisation, peu de généralisation.

À partir de la fin de la seconde guerre mondiale, début de la seconde école de Chicago qui se renouvelle par rapport à l'ancienne, avec beaucoup d'entretiens.

5.1.4 Gauffman et la prise en compte des interactions

Éléments de biographie et bibliographie

1922 : naissance au Canada ; il rejoint l'université de Chicago en 1945 où il fera une thèse sur les îles Shetland où il va en 1949. Gauffman vit en ermite, travaille en ermite, car il considère qu'il faut vivre comme les enquêtés. Il soutient sa thèse en 1953 et donne lieu à la publication d'un ouvrage : "La présentation de soi dans la vie quotidienne".

En 1956, il va travailler pendant un an dans un hôpital psychiatrique en faisant une enquête incognito. Il publiera "Asile".

Il fera de nombreuses études dont une sur les casinos.

Interaction comme objet de la sociologie

Gauffman considère l'interaction en face à face comme un authentique objet sociologique, car pour lui, lors d'un face à face, il y a une certaine autonomie par rapport à la structure sociale.

Il essaye de trouver des règles générales qui ordonne les situations d'interaction de face à face. Il va dégager certains principes généraux.

Dès lors que nous sommes en présence de quelqu'un d'autre, on est sous son regard, notre comportement a une signification que l'autre interprète, on transmet une image de soi. C'est une sociologie compréhensive, la question de l'interprétation est centrale. Les interactants partagent un sens commun.

Anatomie de l'interaction de face à face

Deux ouvrages notables de Gauffman : "La présentation de soi dans la vie quotidienne" ; "Les rites d'interactions".

Dans le premier, il présente un modèle théâtral. Il va se demander dans quel mesure l'acteur social joue un rôle. Le point de départ étant la métaphore du théâtre avec l'acteur et son rôle. Il va donc essayer de caractériser les modalités de ce jeu social qu'est l'interaction.

Quels sont les contraintes, les impératifs qui s'imposent aux acteurs dans ses relations de face à face ?

"On peut supposer que toute personne placée en présence des autres a de multiples raisons d'essayer de contrôler l'impression qu'il reçoive de la situation. On s'intéresse ici à certaines des techniques couramment employées pour produire ces impressions, et à certaines des circonstances le plus souvent associées à ces techniques". "On s'occupera uniquement aux problèmes dramaturgiques qui s'imposent aux acteurs". En clair, il faut être crédible dans le rôle qu'on tient lors d'une interaction. "Il s'agit pour un acteur de donner l'impression qu'il a toujours possédé son autorité et sa compétence actuelle et qu'il n'a jamais eu à tâtonné tout au long d'une période d'apprentissage".

Pour être crédible dans son rôle, l'acteur a des instruments symboliques, assez diversifiés, ce que Gauffman appelle la façade personnelle : manière de parler, de s'habiller, gestuelle etc. La combinaison de toutes ces ressources symboliques produit des impressions qui ont un impératif commun : éviter les dissonances. Ce travail sur les impressions est de l'ordre du charme, il ne faut pas rompre la cohérence de la représentation. Une seule note dissonante peut rendre une interaction complètement fausse "une seule fausse note peut provoquer une rupture de thon qui affecte la représentation toute entière".

"Les rites d'interaction" s'intéresse plus au contenu des interaction alors que "la présentation de soi" s'intéressait davantage à la forme. Lors d'une interaction de face à face, le principe fondamental est de maintenir la face : la valeur sociale positive qu'une personne revendique à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adopté au cours d'un contact particulier ; l'identité que chaque personne doit adopter pour se conformer à l'attente des autres.

L'impératif dans chaque situation d'interaction c'est de préserver ce qu'on est censé être aux yeux des autres, maintenir une stabilité symbolique. Pour la face individuelle, il s'agit d'amour propre (tenue), pour autrui, de la considération (déférence).

Si Gauffman parle de rite d'interaction, c'est parce que ce travail de maintien de la face est codifié. Ces manières de se comporter dans les rôles sont définies dans le collectif. Sortir de ces rôles, manquer de tenue, de considération sont de l'ordre du sacrilège.

Becker et ses conceptualisations

D'après Becker, dans "Outsider : étude de la sociologie de la déviance", la déviance est une construction sociale par laquelle certains individus deviennent déviants car qualifiés comme tel par les autres. La déviance n'est pas une qualité d'un fait, mais une désignation comme tel par les autres.

C'est une catégorie qui se construit au cours des interactions entre ceux qui sont qualifiés de déviants et ceux qui se chargent de faire respecter les normes. "Les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus, et en les étiquetant comme des déviants" Le déviant est celui à qui on a collé une étiquette de déviant. L'étiquetage est un processus interactif. Ce sont certains groupes sociaux, des "entrepreneurs de moral" qui créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance.

On va être amené à être caractérisé comme déviant (ou non) au cours d'une "carrière".

Becker se propose de s'intéresser aux activités qui conduisent à un classement comme "fumeur" ou "déviant". Il s'intéresse aux formes d'activités addictives auxquelles s'adonne les individus et à leurs dynamiques. C'est leur "carrière". Il cherche à démontrer que la déviance est un processus.

La déviance a donc des phases de changements, la carrière déviante, qui a plusieurs étapes.

Becker distingue quatre phases de la carrière déviante :

1. la transgression occasionnelle de la norme ;
2. l'engagement (nouveau mode de vie, changement d'identité, sous-culture organisée autour d'une activité déviante) ;
3. la désignation publique (le moment où on est reconnu publiquement comme déviant) : conséquences importantes sur la vie sociale et l'image de soi "la manière dont on traite les déviants équivaut à leur refuser les moyens ordinaires d'accomplir les activités routinières de leur vie quotidienne. En raison de ce refus, le déviant doit mettre en oeuvre des pratiques routinières illégitimes." ;
4. l'adhésion à un groupe déviant, dans le but de légitimer leurs pratiques déviantes, afin de penser positivement sa différence.

Cette notion de carrière a de nombreux avantages.

Le caractère séquentiel de cette notion permet de penser la dynamique, la manière dont chaque séquence joue sur les autres. Cela permet d'envisager la déviance comme le résultat d'une histoire et non d'une cause. Révéler le travail effectué pour devenir quelque chose.

Appréhender la dimension structurelle des interactions en jeux dans l'engagement, articuler les logiques individuelles et institutionnelle. La question de l'apprentissage et de la socialisation est importante.

Deuxième partie

Stratification et classe sociale

Stratification sociale : analyse de la structure sociale, c'est à dire de groupes sociaux différenciés auxquels appartiennent les individus et les relations et inégalités entre les groupes.

La notion de classe sociale apparaît à la fin du 18e siècle en France et en Grande-Bretagne avec la révolution industrielle et les révolutions politiques. Avant, les inégalités et l'organisation de la société était pensée en terme d'ordres.

C'est au milieu du 19e siècle que la notion de classe sociale apparaît chez Marx qui introduit un nouveau point de vue car il met au centre de sa théorie la relation entre les classes (la lutte des classes). À la fin du 19e et pendant tout le 20e, il y aura tout un débat sur la notion de classe sociale.

Les théories des sociologues se distingues par le poids des différences de classe dans la société, pour certains, les classes sociales sont quelque chose de secondaire, d'autres pensent que les classes sont toujours aussi présentes.

Une autre différenciation des sociologues est sur la conception des classes sociales, en particulier les critères pour définir les groupes sociaux. Ça peut être le rapport à la production (Marx), ou le niveau de revenu, de vie etc. Sur cet enjeu, on a une approche matérielle (économique) de la division en classe, l'autre approche ne nie pas la dimension économique mais prend en compte une dimension symbolique.

Une troisième différenciation est sur la manière de concevoir les relations et les frontières entre les groupes sociaux. On peut avoir une représentation des groupes en strates avec des frontières pas clairement défini et perméable ou en rapports de domination avec des frontières beaucoup plus imperméable.

Chapitre 6

Karl Marx : matérialisme historique et classe sociale

Marx est une source d'influence majeure en Sociologie par sa création de la notion de classe sociale, centrale en sociologie. Mais Marx est principalement un philosophe et un économiste, il n'est pas sociologue et ne se définit pas comme tel. L'oeuvre de Marx s'inscrit dans beaucoup de disciplines.

6.1 Marx dans l'histoire

6.1.1 De l'oeuvre à la révolution

L'oeuvre de Marx a connu une postérité très importante : aucun autre auteur n'a eu autant d'effet sur l'histoire que le Marxisme, sa théorie a été re-théorisée, transformée, dogmatisée (Marxisme-Léninisme), devenu une doctrine d'État. Ce qu'ont fait les régimes communistes/totalitaire, c'est une réappropriation et une modification.

Il existe de nombreux auteurs et mouvements politiques qui ont discuté de ses théories et se réclamant de sa pensée, sous des perspectives différentes. Il faut distinguer impérativement la pensée de Marx et ce qu'il en a été fait dans sa postérité.

6.1.2 Éléments biographique

Né en 1818 à Trèves, en Prusse, c'est le second enfant d'une famille juive reconverti au protestantisme, de huit enfants. Il est né dans une famille bourgeoise (son père était avocat). Il suit des études d'histoire, de droit, et de philosophie. Il obtiendra un doctorat en philosophie.

Dans les années 1840, il quittera la Prusse pour aller en France, où il fréquentera Bakounine, Prodon, Hengels. Il est présent à Paris à la révolution de 1848 et est expulsé de Paris à la demande la Prusse. Il se réfugiera à Bruxelles puis s'établira à Londres jusqu'à la fin de sa vie. Il vit assez misérablement, il cumule son activité intellectuel et un travail pour vivre. Il écrit l'essentiel de son oeuvre à Londre et participe activement à la première internationale et au programme du parti ouvrier français. Il meurt en 1883.

6.1.3 L'oeuvre de Marx

Marx a une oeuvre très conséquente. On distingue deux périodes principales dans son oeuvre.

Sa période de jeunesse qui comprend les écrits rédigés entre 1841 et 1848 : "Introduction à la critique de la philosophie" ; "Essai sur la question juive" ; "L'idéologie allemande". Ce sont des réflexions philosophiques sur les philosophes allemands, sur la religion.

Marx souhaite analyser scientifiquement le monde pour en découvrir les modes de fonctionnement réel. En parallèle à cela, il faut, selon Marx, s'engager aux côtés des plus démunis pour transformer la société sur un mode révolutionnaire.

La transition avec sa deuxième période se fait avec la publication du "Manifeste du Parti Communiste" en 1848 qui est un texte qui se veut comme programme de la ligue des communistes. Il y a dans ce manifeste, le premier exposé cohérent du matérialisme historique.

De 1848 jusqu'en 1883, Marx écrit des ouvrages moins philosophiques, ils sont à la fois sociologique, historique mais surtout économique. Il écrira "la contribution à la critique de l'économie politique" mais aussi, le texte le plus connu de Marx : "Le capital". Un grand nombre de textes de Marx ne seront pas publiés de son vivant.

6.2 Le projet scientifique de Marx

6.2.1 Matérialisme historique

Le matérialisme historique est un déterminisme économique. Le moteur de l'histoire réside dans le mode de fonctionnement économique (livre I du capital).

La structure sociale peut être représentée comme un édifice. "Il faut analyser la réalité du mode de production capitaliste au delà des illusions portés par la bourgeoisie". Marx s'oppose aux économistes classiques qui légitime le mode de production capitaliste en le présentant comme naturel. Chez Marx, il y a même l'idée qu'on peut prévoir la fin du système capitaliste.

Chez Marx, il y a des lois de fonctionnement du capitalisme : "Elles sont des tendances qui se manifestent et se réalisent avec une néces-

sité de faire". Selon Marx, les rapports humains sont des rapports déterminés, nécessaires et indépendant de la volonté individuelle et de la conscience. Ce déterminisme prend, pour Marx, racine dans les conditions matérielles. C'est l'économie qui détermine la nature des rapports humains.

La structure sociale peut être représentée comme un édifice, la base de la structure sociale, "l'infrastructure sociale" : ce sont les forces productives matérielles (machine, savoir scientifique/technique) et les rapports de productions (propriété, classes sociales, répartition des revenus).

La superstructure tient des formes déterminées de conscience sociale (idéologies, philosophies, religions, morale, culture) ainsi que de l'édifice juridique et politique.

Chez Marx, l'économique et le matérielle fondent les institutions.

6.2.2 Les lois du changement social

On entre dans une ère de révolution de la vie sociale et politique lorsqu'il y a contradiction entre le développement des forces productives et les rapports de productions existants.

6.2.3 La succession des modes de production

Dans le Manifeste du Parti Communiste, Marx explique que l'histoire de toute société est une histoire d'une lutte des classes :

"L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte des classes Hommes libres et esclaves, patriciens (aristocrates romains) et plébéiens, barons et serfs, maître de jurande (porte parole des anciennes corporations de métier sous l'ancien régime) et compagnons, en un mot oppresseurs et opprimés, se sont trouvés en constante opposition ; ils ont menés une lutte sans répit, tantôt déguisée, tantôt ouverte, qui chaque fois finissait soit par une transformation révolutionnaire de la société toute entière, soit par la ruine des diverses classes en lutte".

D'après Marx, l'évolution des modes de productions se fait ainsi :

- Asiatique : système développé dans certains Empires depuis des millénaires, qui voient la subordination de l'ensemble des citoyens à la structure étatique ;
- Antique : exploitation des esclaves ;
- Féodal : exploitation des serfs ;
- Capitaliste : exploitation des salariés et des prolétaires.

D'après Marx, le capitalisme sera le dernier mode de production antagonique (basé sur l'exploitation d'une classe par une autre). Il pense au socialisme, qui, par la révolution, créera une société sans classe.

6.3 Une théorie sociologique

6.3.1 Un déterminisme social "structurel"

"La critique de l'économie politique" 1859.

La société, n'est pas le fruit de la conscience des hommes, de la volonté individuelle ou collective, mais des "conditions matérielles" de leur existence.

Ces conditions matérielles renvoient aux "rapports de production", les relations économiques nouées entre les individus.

Les individus sont pris malgré eux dans une structure, un système de relations, qui leur préexiste et échappe à leur volonté.

"Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience".

Le cadre essentiel de la vie humaine est constitué par la structure des relations que les hommes entretiennent les uns avec les autres. La structure c'est l'ensemble des positions relatives des individus, les uns par rapport aux autres. Et donc, pour Marx, la société est structurée par cette opposition entre les possédants et ceux qui vendent leur force de travail.

Cette structure a un effet déterminant sur ceux qui vont occuper ces positions. Par exemple, la conscience du possédant, du bourgeois, va être façonnée par la place qu'il occupe dans les rapports de production ; face aux ouvriers, il tentera de protéger ses intérêts et augmenter son profit.

Le capitaliste n'est pas animé de mauvaises intentions, Marx ne pose pas de jugement moral : le bourgeois est ainsi car c'est sa place dans la société.

6.3.2 L'analyse des classes sociales

Version économique : Livre III du Capital "Les classes"

"Les ouvriers salariés qui n'ont que la force de travail et dont le salaire est le revenu, les capitalistes qui possèdent le capital et touchent le profit, les propriétaires fonciers qui détiennent la terre et prélèvent la rente constituent les trois grandes classes de la société moderne basée sur la production capitaliste".

La distinction entre les classes repose sur les origines économiques du revenu. Le capital et le profit des capitalistes, la rente foncière et le travail qui donne le salaire.

Pour Marx, le profit est la forme apparente d'une réalité essentielle qui est cachée : la plus-value. L'origine des revenus permet de distinguer les classes sociales, mais c'est un critère mystificateur qui masque la plus-value, qui est le critère réel de distinction entre les classes.

Le capitaliste achète de la force de travail à une certaine valeur pour produire des profits. Il paye cette force de travail à une valeur qui permet à la force de travail de se renouveler (moyens de subsistance du

travailleur et de sa famille). Mais ce que produit le travailleur dans une journée de travail a une valeur plus importante que ce que le travailleur est payé : c'est la plus value que le capitaliste "s'accapare".

On trouve ici l'idée fondamentale de Marx qui dit que le capitalisme est fondé sur un rapport économique fondamental : l'exploitation.

Les rapports de classes tendent à se simplifier au fur et à mesure du développement du capitalisme. Avec l'industrialisation, la rente foncière voit son importance diminuer, il reste donc deux sources de revenus et donc deux classes : le prolétariat qui vend sa force de travail et la bourgeoisie qui possède les moyens de productions et accapare la plus value.

Un autre critère pour définir les classes est la position dans les rapports de production. C'est un critère sociologique.

Marx montre comment on va passer du mode de production ancien au mode de production capitaliste : dans le mode de production ancien (féodalité), apparaît une nouvelle classe sociale porteuse de développement économique, mais les rapports de production ne sont pas adaptés à une évolution. La classe dominante : l'aristocratie freine la révolution économique. C'est cette contradiction qui va amener à la révolution.

Marx analyse le passage d'une production artisanale à une production industrielle en trois étapes : la coopération ; la manufacture ; la grande industrie. Pour chaque étape du développement des forces productives, il décrit les effets de cette évolution sur les classes sociales.

À l'étape de la coopération, il y a une coopération de quelques artisans donc certains qui exercent une fonction de commandement que Marx voit comme des agents d'exécution du capital.

Dans la manufacture il y a une plus grande spécialisation des tâches qui développe le travail parcellaire et spécialisé avec une hiérarchie.

La dernière étape de l'industrie apparaît avec l'arrivée de la vapeur qui permet d'avoir une main d'oeuvre moins cher, déqualifié et interchangeable.

Avec la grande industrie, on a une différenciation de la classe ouvrière, une diversification, les manoeuvres, les travailleurs aux machines-outils, contrôlés par une aristocratie ouvrière et un personnel d'encadrement (contremaîtres, cadres). On a donc plus deux classes fondamentales mais des fractions de classes en fonction de la position dans le processus de production.

Dans les analyses historiques et politiques de Marx, il envisage d'autres classes sociales autre qu'avec des critères économiques.

Il envisage cela dans deux oeuvres : "Le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte" "Les luttes de classes en France 1818-1848". Ces textes sont écrits à chaud pendant la révolution de 1848. Ce sont des textes plutôt journalistiques et pamphlétaires.

Marx ne cherche pas à théoriser de manière systématique les classes, mais quels sont dans des circonstances historiques particulières les groupes sociaux qui ont exercés une influence sur les événements.

Au moment où il observe la réalité historique, il observe des groupes autres que ce qu'il a déjà théorisé : la bourgeoisie (groupe qui détient du capital sous diverses formes), en fonction du type de capital qu'elle pos-

sède (financier, industriel, foncier, commercial), on a des fractions de la bourgeoisie : elles n'ont pas les mêmes intérêts et n'ont pas exercé le pouvoir au même moment. Restauration : foncière ; Orléaniste : financière ; Révolution de 1848 : industrielle.

Concernant le prolétariat, Marx le définit dans ses textes historiques comme l'ensemble des ouvriers de l'industrie qui est minoritaire en France en 1848. La révolution commence donc, selon Marx, par une alliance de classe entre la bourgeoisie industrielle, la petite bourgeoisie et une partie du prolétariat. Mais pendant les événements, chaque classe prend conscience de ses intérêts propres : les ouvriers radicalisent leur position et la lutte ouvrière devient le fer de lance de la révolution en faisant alliance avec la petite bourgeoisie. Cependant, le prolétariat n'arrive pas, selon Marx, à intégrer le lumpen prolétariat (les plus précaires, le "sous prolétariat").

La petite bourgeoisie est le groupe des artisans et petits commerçants, fortement endettés, qui se rapprochent du prolétariat.

Dernière classe sociale qu'identifie Marx : c'est la paysannerie, les paysans. Marx dit qu'ils n'ont pas d'organisation politique propre, ils n'ont pas conscience de former un groupe social. C'est à propos de ces paysans que Marx fait la distinction de la classe en soi (comme les paysans) : ils occupent une même position, une même condition, et la classe pour soi, qui est la conscience de la classe.

Une classe ne constitue pas une unité selon un critère de revenus économiques mais selon la conscience de la classe.

Chapitre 7

Classes sociales et statut : de Max Weber à Pierre Bourdieu

Weber connaît bien Marx, et va donc reprendre ses grandes questions : qu'est-ce qu'une classe sociale, quel est le critère de définition, quels sont les rapports entre les classes, la conscience des classes, les rapports de domination etc.

Weber va apporté des réponses différentes de celles de Marx car il va dire que les rapports entre classe et entre groupes d'ordre politique culturel différents sont aussi important que l'analyse des rapports économique. Il va agrandir son espace d'analyse des classes.

Bourdieu continuera dans la continuité de Weber.

7.1 Classes sociales et groupes de statut : l'apport de Weber

Pour Weber, il existe trois dimensions des rapports de domination :

— L'ordre économique (en termes de chances sur le marché) fonde les classes économiques : La classe ouvrière, la petite bourgeoisie ou classes moyennes, les intellectuels et professions techniques sans biens, la classe des possédants

Les classes économiques ne forment pas de communautés : elles ne sont pas conscientes, ce sont des classes en soi, et non pour soi, Weber se distingue de Marx ;

— L'ordre social détermine les groupes de statut : les distinctions statutaires sont fondées sur le prestige, l'honneur

L'ordre social forme des communautés, soudées par un sentiment d'appartenance (ce sont donc des classes pour soi, il y a conscience) ;

— L'ordre politique.

Il y a donc un prestige accordé à tel ou tel classe sociale de par la profession, le niveau de diplôme etc. Ce n'est pas forcément le niveau de richesse économique qui fait que l'on a du prestige. Il y a une hiérarchie inter-subjective. Il y a donc "compétition statutaire" pour se voir reconnaître un statut le plus prestigieux possible. Le "prestige" va avec un certain mode de vie, notamment de ségrégation.

Les groupes de statut se définissent donc par une manière d'être et non un avoir. Cependant, il y a souvent corrélation entre groupe prestigieux et possédants.

Weber ajoute donc des dimensions aux analyses de Marx, ce que va faire aussi Pierre Bourdieu.

7.2 La démarche de Pierre Bourdieu

7.2.1 Éléments de biographie

Né en 1930 dans le Béarn et mort à Paris en 2002. Il a fait des études à l'ENS : agrégé de philosophie. Il a d'abord enseigné à la faculté de lettres d'Alger de 1958 à 1960 puis ensuite à Paris et Lille.

Les premières enquêtes de Bourdieu portent sur l'Algérie et les rapports de classes dans une société colonisée. À partir de 1961, il mènera des grandes enquêtes sur l'éducation (il travaille surtout en équipe, avec d'autres sociologues) et donnera lieu à la publication de "Les héritiers" et "La reproduction".

Il travaillera ensuite sur la culture puis les classes dirigeantes ("La distinction" ; "La noblesse d'État").

Bourdieu a fondé le CSE : le Centre de Sociologie Européen mais aussi la revue "Actes de la recherche en Sciences Sociales" qui commence à paraître en 1975.

Bourdieu est notamment connu car il s'oppose à la sociologie Marxiste, très tournée vers l'économie et très répandue dans les années 60-70-80 mais il est aussi à la sociologie basé sur la micro-économie.

Il est à noter que Pierre Bourdieu est un intellectuel engagé : il a souvent pris position sur un certain nombre de sujets et a marqué d'une certaine façon son époque.

7.2.2 Une synthèse entre démarche holiste et compréhensive

Bourdieu tente une synthèse entre démarches holiste et compréhensive. Pour Bourdieu, la réalité sociale a deux dimensions : objectives et subjective. Il y aura donc deux moments dans l'investigation sociologique : "Le moment objectiviste" qui s'intéresse aux structures objectives ; et le moment "subjectiviste" qui s'intéresse aux représentations des individus.

L'intérêt premier du sociologue doit être la dimension objectiviste, et pour l'atteindre, il faut rompre avec la sociologie spontanée (les prénotions de Durkheim : le sens commun) des acteurs sociaux. Les sociologues doivent donc se déprendre du langage ordinaire, opérer une critique de celui-ci car le langage véhicule une certaine idée du monde social.

Il faut notamment critiquer le jugement que l'on utilise dans la vie ordinaire mais aussi dans le monde savant. C'est cette critique qui permettra de dépasser l'ethnocentrisme.

Ceci est le moment objectiviste.

Dans un second temps, on s'intéresse aux représentations des individus, aux sens que donnent les agents à leurs actes.

7.3 L'espace social chez Bourdieu

Bourdieu fait une synthèse entre Marx et Weber. De Marx, il reprend l'analyse des classes sociales comme des groupes définis par leur relation entre eux (donc des rapports de domination). À Weber, il reprend l'idée d'une analyse multidimensionnelle des rapports de domination (pas que économique donc), mais chez Bourdieu, ces différentes dimensions se renvoient à une notion de champs (champ économique, culturel, politique).

Bourdieu reprend de Marx l'idée que ce qui détermine les positions dans ces champs sont des capitaux (il reprend le terme de capital), mais ces capitaux sont spécifiques à chaque champ (capital culturel, économique, politique etc.). La position dépend à la fois du volume du capital qu'il détienne et du type de capitaux qu'ils détiennent.

Bourdieu va proposer une modélisation, une représentation simplifiée du monde social selon deux dimensions : le volume de capital et le type de capital. Chez Bourdieu, le capital culturel est surtout mesuré via le niveau de diplôme.

Bourdieu distingue donc trois grandes classes : les classes dominantes, moyenne et populaire selon le capital global détenu. Parmi ces classes se distingue des fractions de classes selon le capital détenu.

7.4 Appartenance sociale, habitus et style de vie

7.4.1 Socialisation et habitus

"Questions de Sociologie" :

"L'habitus [...] c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes".

L'habitus c'est la façon dont les structures sociales s'expriment dans nos corps et dans nos têtes par l'intériorisation des contraintes extérieures. Ces habitus fonctionnent comme des principes d'action, de

réflexion et de perception de la réalité. Ces comportements sont liés à des façons de penser, de ressentir, d'agir, que les individus ont acquis au cours de la socialisation : à la fois dans leur famille, à l'école et au delà ; à la fois dans l'enfance et tout au long de la vie adulte.

Bourdieu distingue l'habitus primaire, constitués des dispositions les plus anciennement acquises et donc les plus durables : il se construit au sein de la famille et comme toute famille occupe une position dans l'espace social, cette socialisation familiale est liée à une position de classe. Un certain nombre de règles sont intériorisés du fait de la position sociale des parents.

Sur cet habitus primaire se greffe un habitus secondaire, fruit de la socialisation secondaire. L'habitus n'est pas quelque chose de figé mais ce sont les dispositions les plus anciennement acquises qui conditionnent les récentes acquisitions. Nos pratiques et nos habitudes ne sont pas totalement déterminés, les dispositions ne sont pas figés, tout cela se reconfigure selon la trajectoire des individus au sein de l'espace social. L'homogénéité des habitus au sein d'un groupe social est au fondement des différents modes de vies au sein de la société.

7.4.2 L'espace social comme espace de pratiques

"La distinction" (1979) : à chaque position sociale correspondent des pratiques, un style de vie, des goûts.

Il existe des clivages très marqués. Bourdieu distingue trois styles de vie correspondant aux trois classes sociales :

- Classes dominantes : la distinction (se distinguer des autres classes) ;
- Petite bourgeoisie : volonté d'ascension sociale ;
- Les classes populaires : le sens de la nécessité.

Ce qui peut sembler très personnel comme le goût et le dégoût, sont en fait très liés à l'appartenance de classes. Selon Bourdieu, c'est le goût qui classe, car la recherche de la distinction par les loisirs permet de s'éloigner de la nécessité. Le principe du goût de la classe moyenne, c'est le respect et la consécration de la culture dominante légitime.

C'est le concept d'habitus qui permet d'expliquer la corrélation entre les positions dans l'espace social et les styles de vie, les dispositions.

Chapitre 8

Professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) et études de la mobilité

8.1 Bref historique et principes de construction

8.1.1 Les grandes enquêtes statistiques en France

Au début du 19e commencent les premiers recensements, mais c'est d'ordre militaire, pour connaître la population que l'on peut enrôler dans l'armée. C'est à la fin du 19e que l'on commencera à chercher à mieux connaître la population Française.

En 1946 sont créés l'INED (Institut National d'Études Démographiques) et l'INSEE (Institut National des Statistiques et Études Économiques). C'est l'INSEE qui nous intéresse le plus car c'est lui qui étudie la population selon les inégalités. L'INSEE fait beaucoup d'études sur des échantillons représentatifs (enquête sur un ensemble de personnes qui présente les mêmes caractéristiques sociaux-démographiques que la population générale).

8.1.2 Principe de classement du code des CSP (puis PCS)

Il y a un code, un ensemble d'instructions, qui permet de classer de manière univoque toutes les personnes de la population Française. Le principe du PCS c'est de classer la population en un petit nombre

de catégories, présentant chacune une certaine homogénéité sociale. La nomenclature actuelle s'appuie sur des principes de classement qui existe déjà, résultant d'une longue histoire. Les logiques de découpage du monde professionnel sont multiples et s'inscrivent dans une histoire.

Il y a les distinctions par secteur d'activité puis par corps de métier, c'est la logique qu'on utilisait au 19e, on l'a gardé, mais ce n'est pas le critère principal. Un critère important est le statut vis à vis du salariat (indépendant, salarié, artisan, patron...). Ensuite, un critère développé pendant l'entre deux guerres est la hiérarchie des emplois selon le niveau de qualification. Le dernier critère est le niveau de prestige et le mode de vie : ceci permet de rapprocher des positions professionnels jugés équivalentes socialement au sens où il y a un niveau de prestige et un mode de vie équivalent. Ils vont par exemple mettre ensemble les cadres supérieurs et les professions libérales avec les enseignants du supérieur/secondaire.

8.2 La nomenclature actuelle et les caractéristiques sociales des PCS

Trois niveaux :

- Niveau 1 : groupes socioprofessionnels ayant des caractéristiques sociologiques comparables, notamment en termes de diplômes et de revenus
- Niveau 2 : catégories socioprofessionnelles suivant leur statut et leurs secteurs d'activité
- Niveau 3 : professions (niveau le plus détaillé).

La nomenclature actuelle :

1. Agriculteurs exploitants
Peu diplômé, très masculin, groupe âgé.
2. Artisans, commerçants et chefs d'entreprise
Assez âgé et masculin, niveau de revenu et de diplôme plus important.
3. Les cadres et professions intellectuelles supérieures
Les plus diplômés, principalement du salariat mais aussi professions libérales. Groupe âgé et masculin mais plus jeune et féminisé que les groupes ci dessus.
4. Professions intermédiaires
Niveau de diplôme moyen, groupe très féminisé, plus jeune, a pour une majorité, le bac et plus.
5. Employés
Niveau de qualification moyen, groupe très féminisé, salaire proche du salaire median des ouvriers.
6. Ouvriers
Distinction entre ouvrier qualifié/non qualifié. Niveau de diplôme

plus faible que celui des employés. Groupe très masculin, salaire plus faible que les employés.

7. Chômeurs n'ayant jamais travaillé
Niveau de diplôme très faible.

Cette nomenclature a été créée pour la France spécifiquement, ce qui la limite pour faire de la sociologie comparée avec l'Europe, ce qui explique son déclin. Cependant, la difficulté de créer une nomenclature spécifiquement européenne fait que la PCS est encore majoritairement utilisée.

8.3 La mobilité sociale

8.3.1 Les études de la mobilité sociale

L'étude de la mobilité sociale, c'est l'étude systématique des parcours des individus dans l'espace social. Elle s'intéresse en particulier à la transmission des positions socioprofessionnelles d'une génération à l'autre.

L'enjeu de ces études est l'égalité des chances. Une société immobile est une société non égalitaire.

Ces études ont commencé aux États-Unis assez tôt, en France, elles commencent après la seconde guerre mondiale sous l'impulsion de l'INED et de l'INSEE. Alain Gérard publie en 1957 un ouvrage important sur ce sujet. Claude Telleau écrit "Tel père, tel fils, position familiale et position sociale".

On mesure la position sociale par la profession, cela est globalement pertinent, mais ne marche pas pour tout le monde. Dans certains milieux sociaux, la profession peut être secondaire comme en grande bourgeoisie. Pour étudier la mobilité sociale, on compare la profession d'une génération à une autre, or la comparaison inter temporelle est difficile car la structure sociale et la structure de l'emploi se transforment, même en une seule génération : le prestige d'un emploi peut changer, etc. Il est à noter que la "hiérarchie" n'est pas forcément évidente.

8.3.2 Définitions

Mobilité intra et inter générationnelle.

Intra : changement de profession au cours de sa vie.

Inter : mobilité par rapport à son milieu d'origine. Il y a une mobilité horizontale (pas la même profession mais même catégorie générale) mais aussi une mobilité verticale : donc soit ascendante soit descendante (déclassement).

Il y a une distinction entre mobilité structurelle et mobilité nette.

La mobilité structurelle est la mobilité imposée par la structure économique et sociale. Vu qu'il existe de moins en moins d'agriculteurs, le

fil d'agriculteur n'en deviendra pas un. C'est donc une mobilité "imposée".

La mobilité nette, dit aussi la mobilité de circulation : c'est la mobilité qui aurait eu lieu si la structure serait restée la même. Cela correspond donc au total des mobilités auquel on soustrait les mobilités structurelles.

8.3.3 Les tables de mobilité

Ce sont des tableaux statistiques qui vont croisé les PCS des pères et les PCS des fils. On compare donc essentiellement la mobilités des hommes.

Il y a deux tables, la table de destinée qui nous renseigne sur que font les fils de tel ou tel PCS. La table de recrutement ou la table d'origine, c'est l'inverse : on va se demander quel est l'origine sociale de ceux qui sont actuellement dans tel ou tel PCS.

La diagonale est importante : elle indique dans la table de destinée l'héritage, et dans la table d'origine, l'auto-recrutement. Celle-ci nous indique donc l'importance de la reproduction sociale.

La table de destinée travaille sur l'actuelle génération et la prochaine. La table d'origine sur l'actuelle génération et l'ancienne.

8.3.4 Les résultats

Sur la mobilité intra-générationnelle, en 5 ans, 16% des travailleurs ont changé de catégories. Les changements les plus fréquents sont vers le haut (promotion avec l'âge). Les femmes sont moins promues que les hommes.

Sur la mobilité inter-générationnelle : il existe une forte dépendance statistique entre la profession du père et du fils.

Analyse des origines : catégories qui recrutent le plus dans ses rangs (agriculteurs et ouvriers), le moins dans ses rangs (surtout employés, et aussi professions intermédiaires, cadres).

Analyse des destinées : classification presque inverse. Mobilité des femmes : les filles sont souvent en déclassement par rapport à leur père (structure sexuée de l'emploi).

Si on synthétise, les PCS en déclin ont un fort auto-recrutement et des destinées variées. Pour les PCS en croissance, c'est l'inverse, faible auto-recrutement mais destinées semblables.

La position des femmes est peu prise en compte dans les tables, mais la structure de l'emploi féminin s'est énormément muté ce qui rend compliqué l'étude des catégories des femmes. Quand on compare donc les femmes à leur père, elles sont très mobiles du à cette structure.

8.4 La mobilité matrimoniale

La mobilité matrimoniale est la position sociale et le choix du conjoint. Quelques définitions : L'homogamie est l'union de deux personnes de même groupe social.

L'hétérogamie est l'union de deux personnes de groupes sociaux différents. Celui/celle qui connaît une ascension sociale fait un mariage hypergame ; l'inverse est un mariage hypogame.

Les tables d'homogamies sont la comparaison de la position sociale des conjoints ; et la comparaison de l'origine sociale des conjoints.

En général, la position du mari est supérieur ou égal à la femme. Le mariage hétérogame se fait souvent sur des PCS proches. 52% des fils d'ouvriers sont mariés à des fils d'ouvriers. 42% des fils d'agriculteurs sont mariés à des filles d'agriculteurs.

Chapitre 9

Inégalités sociales et classes sociales

9.1 Les inégalités économiques

9.1.1 Les inégalités de salaire

Il y a un accroissement des inégalités dans les années 50 et 60. Les trente glorieuses ne profitent pas à tout le monde. Dans les années 70 jusqu'à dans les années 80, il y a un recul des inégalités salariales. On est passé d'un rapport de 4.5 à 2.8. Depuis les années 80, ces inégalités augmentent mais se stabilisent autour de 3.

9.1.2 Les inégalités face au chômage et à la précarité

Le chômage touche différemment les PCS auxquels on appartient. Ils touchent massivement les employés et les ouvriers non qualifiés. Il existe cependant aujourd'hui un chômage des cadres, qui reste néanmoins bien inférieur au chômage des ouvriers. Comme celui-ci existe depuis peu, il est beaucoup plus médiatisé.

9.1.3 Les inégalités de patrimoine

Patrimoine=biens possédés (épargne, biens immobiliers, actions). C'est le révélateur des inégalités les plus fortes. C'est beaucoup moins visible cependant : on parle plus du salaire que du patrimoine. Les inégalités de patrimoine sont bien supérieures à celles des revenus : si on compare les 10% des ménages les plus riches et les 10% les plus pauvres, l'écart des revenus est de 1 à 6, alors que l'écart des patrimoines est de 1 à 87. 5% des ménages les plus riches détiennent

40% des patrimoines.

Ces inégalités sont aussi influencées par la différence de composition du patrimoine. Chez les pauvres, le patrimoine est essentiellement composé de liquidité (ce qu'ils ont sur leur compte) puis éventuellement d'un logement. Pour les moins riches, l'immobilier de jouissance : logement principal, voire secondaire. Plus le patrimoine est élevé et plus on a à faire à un patrimoine de rapport : un patrimoine qui rapporte des revenus (immobilier que l'on loue, nobiliaire : la bourse, patrimoine professionnel : entreprise, commerce etc.). Le patrimoine est quelque chose qui s'hérite : les gros patrimoines ne se sont donc pas formés en une vie.

9.2 Les inégalités en termes de capital culturel

Deux indicateurs du capital culturel : le niveau de diplôme et l'accès aux biens culturels. Ce ne sont bien sûr pas les seuls indicateurs, le capital culturel ne se réduit pas à ça, mais c'est le plus représentatif. Il est à noter que certains emplois (essentiellement occupé par des femmes) qui ont besoin d'un haut niveau de diplôme sont en fait très peu payé par rapport au niveau d'étude réel (sage femme, instituteur etc.).

Le capital culturel est quelque chose de déterminant dans le rapport social.

9.3 Le caractère multidimensionnel des inégalités sociales

Les inégalités de capital économique et culturel produisent des effets dans toutes une catégorie de domaines sociaux. L'accès de certains bien par exemple (bien économique comme biens sociaux : santé, loisir, vacances, représentation dans les médias etc.).

9.3.1 Les inégalités de santé

L'accès à la santé n'est pas le même selon les PCS. Cela se voit très bien en terme d'espérance de vie selon les PCS.

Malgré le système de sécurité sociale, il reste énormément de soins qui ne sont que partiellement remboursé, donc l'accès à la santé est corrélé aux aisances économiques.

Ça peut être aussi une question de pratique sociale : pratique du sport ou non, régime alimentaire etc.

L'espérance de vie d'un ouvrier non qualifié est 10 ans inférieur à un cadre.

9.3.2 Les inégalités scolaires contemporaines

À partir des années 60, des enquêtes sont menées sur l'héritage scolaire.

Bourdieu met en évidence qu'il y a une inégalité d'accès à l'université. La culture de l'école est proche de la culture bourgeoise. L'école contribue donc à reproduire les inégalités sociales mais les masque en même temps. Les inégalités sociales deviennent des inégalités scolaires qui sont socialement acceptables.

Les "enfants bourgeois" sont prédestinés, mieux préparés à l'école. L'école transforme donc des inégalités pré-existantes en inégalité scolaire et les dissimule.

Les inégalités se maintiennent ou se déplacent. En effet, il y a eu une volonté de réformer l'école pour qu'elle ne masque plus ces différences sociales mais les comble.

Il y a donc une démocratisation relative de l'éducation : plus de jeunes qui accèdent au bac, aux études supérieures. Mais les inégalités se translatent vers le haut : la sélection se fait désormais à l'étude supérieure plutôt qu'au bac, entre filières, etc.

Il y a une question de rentabilité de la culture des classes supérieures et donc de la transmission. Cependant, il y a des choses relatives à la stratégie parentale : aller dans tel école, tel collège, prendre tel option etc.